

LA Princesse aux yeux morts.

CONTE

Il était une fois une princesse aux yeux divinement bleus, d'une beauté incomparable...

Avant l'heure qui précède le crépuscule, elle traversait les parterres du jardin royal, ornés de fleurs...

Avant ce jour-là, épousé sa gerbe, la princesse s'assit en face de son compagnon. On n'entendait que le bruit cadencé des rames et le cri des courlis roses qui saluaient la nuit.

Yannik contemplait Herveline. Des paroles plus colorées et plus tendres que les charités montantes du soleil lui venaient aux lèvres...

— A quoi songes-tu Yannik ? — A ces fleurs que vous venez de planter dans l'abîme : elles sont déjà flétries...

— Je ne crois pas à la sensibilité des plantes, Yannik, et d'ailleurs, enseigne-elles la faculté de souffrir...

— Cependant le fou avait raison. Les fleurs ont une âme comme les hommes. Dans leur éphémère destin...

— Mon doux Yannik, la fée t'a donné raison : les plantes ont une âme et je fus sans pitié pour elles.

— Hélas ! fit Herveline, la vie est affreuse ; pourquoi ne suis-je pas morte ? J'étais si belle ! Les hommes sont lâches et égoïstes.

— D'une voix lente et grave il lui dit des choses fraîches et pures qui venaient de son cœur et la jeune fille l'écouta longtemps.

— Jusqu'à vous donner mes yeux. Soudain, une femme d'une beauté redoublée apparut sous les chênes de la clairière...

— Herveline, consentez à prendre pour mari le fou du roi, malgré sa laideur et sa difformité ? — J'obéirai Yannik, et je jure de l'aimer toute ma vie.

— C'est bien ! Mentallement, Yannik répétait les paroles de la princesse. Il ne pouvait en croire ses oreilles et le restait immobile et muet.

— Je l'aurai, rose maudite ! — C'était un spectacle à la fois tragique et puébil que de voir

cette jeune fille si blonde et si pure s'échapper ainsi après un leur.

La fille du roi voulait contenter son caprice ; qu'importe ! Hermine ressemblait à ces paisibles fleurs de la terre nourrie d'égoïsme.

Mais la princesse allait être punie de sa cruauté. Des pleurs de rage perlaient au bout de ses cils ; elle ne pouvait avoir raison de la secrète puissance qui protégeait la fleur.

Une grande paix régnait dans le jardin et l'on n'entendait que le souffle saccadé d'Herveline. Les verveines, les bluets et les lys eux-mêmes, témoins de cette lutte limpide, pâlessement avec la fleur ; des parfums d'agonie s'exhalèrent des massifs.

La princesse essayait de déchirer la rose, mais à chaque nouvelle tentative une épine s'enfonçait dans sa chair. Alors, elle désespéra et voulut fuir, mais elle n'y réussit point.

— Lorsque la princesse aveugle revint, guidée par Yannik dans les sites enchanteurs qu'elle ne pouvait plus voir, une voix qu'elle ne connaissait point, lui dit : — Je suis la Fée du Jardin.

— La princesse rapporta à son père les paroles de la Fée, et le roi, immédiatement, chercha dans tout le royaume une âme assez généreuse pour se dévouer au salut de son enfant.

— Mais ni le titre de prince, ni les merveilleuses richesses, ni la grâce de la jeune fille ne séduisirent assez les sujets du roi pour qu'ils consentissent à perdre la vue.

— Par une pâle journée d'automne, la fille du roi s'en fut, en compagnie de Yannik, au bois voisin. Le bouffon distraignait la princesse en composant des ballades. Elle, cependant, restait triste.

— Hélas ! fit Herveline, la vie est affreuse ; pourquoi ne suis-je pas morte ? J'étais si belle ! Les hommes sont lâches et égoïstes.

— D'une voix lente et grave il lui dit des choses fraîches et pures qui venaient de son cœur et la jeune fille l'écouta longtemps.

— Jusqu'à vous donner mes yeux. Soudain, une femme d'une beauté redoublée apparut sous les chênes de la clairière...

— Herveline, consentez à prendre pour mari le fou du roi, malgré sa laideur et sa difformité ? — J'obéirai Yannik, et je jure de l'aimer toute ma vie.

— C'est bien ! Mentallement, Yannik répétait les paroles de la princesse. Il ne pouvait en croire ses oreilles et le restait immobile et muet.

— Je l'aurai, rose maudite ! — C'était un spectacle à la fois tragique et puébil que de voir

— C'est bien ! Mentallement, Yannik répétait les paroles de la princesse. Il ne pouvait en croire ses oreilles et le restait immobile et muet.

— Je l'aurai, rose maudite ! — C'était un spectacle à la fois tragique et puébil que de voir

— C'est bien ! Mentallement, Yannik répétait les paroles de la princesse. Il ne pouvait en croire ses oreilles et le restait immobile et muet.

— Je l'aurai, rose maudite ! — C'était un spectacle à la fois tragique et puébil que de voir

morts vers le ciel, mais aucun rayon ne venait encore les pénétrer.

La fée commanda. — Yannik, applique ces deux perveches sur les yeux de ta fiancée ; prends ce ruban pour les assujettir.

Et tandis que le fou du roi obéissait, la fée Lisereine enchantait la forêt. La brise apportait les accords d'une musique inconnue.

Des fleurs admirables se levaient de terre et la nature, tout à l'heure automnale, mettait la robe verte des avrils. Le ciel effaçait ses grisailles les sources chantaient et, pour achever cette métamorphose, la fée rappela les oiseaux qui venaient gazouiller au bord des nids.

— Et quand, sur l'ordre de la fée, la princesse leva ses paupières, les perveches se changèrent en deux pernelles limpides, et la fille du roi reconnut Yannik dans le charmant cavalier qui lui glissait au doigt l'anneau nuptial.

L'INVINCIBLE CHAPEAU.

— Avoir devant soi, pour écran contre les vives lumières de la scène, les épaulés, la nuque et le chapeau d'une jolie femme ; goûter l'ombre et l'abri de ces plumes, que la mode éructante du Brésil et du Cap expédie de si loin à la nôtre pour intercepter les regards de spectateurs exaspérés ; se pencher quelquefois et entrevoir une partie de Mme Réjane, ou quelque partie des bras mécaniques de Mlle Lavallière ; s'appuyer de nouveau et cesser de voir des acteurs qui quelquefois ont pris soin eux-mêmes de ne pas se faire entendre ; attendre, enfin, que l'écran revende bien s'enlever et démasquer qu'elle l'écran : c'est un plaisir de philosophe, et un éternel sujet de dégoût pour nous, écrit un Parisien. Que n'a-t-on pas tenté pour obtenir que les femmes, assises à l'orchestre, ne soient pas un obstacle insurmontable à la vue ! On a voulu les décoiffer ; mais, aujourd'hui, que leurs fausses boucles sont attachées au chapeau, un homme sage, et qui connaît la vie, ne peut plus penser à cette entreprise. On leur a offert, pour voir la pièce, des petits bouquets qui avaient tort ; ils n'ont eu aucun succès. Enfin, on annonce qu'une réunion pieuse de modistes, à l'occasion d'une vente de charité, a décrété l'invention d'un petit chapeau pour le théâtre.

— Réjouissons-nous, mais en observant cet esprit d'expectative qui est le seul scientifique en présence des promesses de femmes. Les amateurs de spectacles scéniques, race peu intéressante d'ailleurs et de la puérilité la plus vieillotte, se garderont prudemment d'une allégresse prématurée. Craignez les surprises du petit chapeau.

Il sortira des mains de la première modiste, modeste et si petite, qu'on dira un jour ; mais qu'il faudra une haute coiffure pour le percher ! Les cheveux feront son office, et les spectateurs regarderont jusqu'à ces menus interstices par où ils apercevraient ce qu'ils avaient désiré voir en payant leur place. Le chapeau est encore un être don d'une croissante merveilleuse. On verra d'abord, comme asepté en avril, sortir de la coiffe la petite pointe d'une sigrette ; puis, le ciel bénoissant cette naissance, et la chaleur des mois en couvant le progrès, l'airrette prospérera ; une façon d'aile s'ouvrira vers le ciel. La croissance se fera d'abord dans le sens de la hauteur. La scène sera coupée en deux devant nos yeux par un contour, ou par le miracle équilibré d'une paille verticale. Mais telle est la grâce des choses qu'il ne tardera pas à pousser quelques fleurs à cette ombre ; la moindre fleur, sans doute, une rose, un hortensia, un pen de chère-feuille, de la glycine. Petit chapeau deviendra grand.

N'ayons aucune confiance dans ce petit chapeau. On nous l'a trop promis et nous désespérons. Il y a une secrète malice dans la coquetterie qu'on nous fait. Des femmes en ont eu l'idée. Pour quoi ? Quel est leur intérêt à veiller ainsi à notre ? Il y a un maléfice dans cette coiffe, et il ne nous manque que de savoir lequel. D'ailleurs nous ne sommes pas si malheureux de ne rien voir à l'orchestre puisqu'avant tout quand nous voulons voir quelque chose, nous prenons un fauteuil de balcon.

LES POISSONS. LES SILENCIEUSES

Les poissons ont la réputation de jour d'une santé robuste et d'arriver tout doucement, sans douleur et sans souci, au terme d'une existence qui, pour certains espèces, se prolonge pendant plusieurs siècles. Il s'en fait, hélas ! de beaucoup que cette paisible destinée soit assurée à tous les habitants de l'eau douce et de l'eau de mer. Comme tous les êtres qui vivent sur la planète terrestre, les poissons paient tribut à la maladie et à leur arrive parfois de mourir à l'hôpital. Ce n'est pas une des moins intéressantes curiosités du Grand Aquarium de New York, que les bassins d'isolement absolu, de diète plus ou moins rigoureuse, d'opérations chirurgicales et de convalescence où sont traités les pensionnaires de cet établissement. Ajoutons une mention toute spéciale pour les salles de bains douce et d'eau de mer.

— Des salles de bains pour des poissons ! A première vue, ce genre de remède appliqué aux habitants d'un aquarium peut causer quelque surprise, et cependant, il n'existe pas de mode de traitement plus efficace à la condition toutefois qu'il soit appliqué avec discernement.

Le médecin en chef de l'hôpital et ses aides ont, dit le "Chamber's Journal", fait une importante découverte. Les bains de mer guérissent la plupart des maladies des poissons d'eau douce. L'eau employée pour un traitement de ce genre ne doit pas être de l'eau de source ou l'on a fait fondre du sel ; elle doit venir directement de la mer et être plus ou moins additionnée d'eau douce, suivant l'état du malade. Il ne semble pas que les bains d'eau douce produisent des effets aussi prompts et aussi bienfaisants sur les poissons de mer. Pour ce genre de traitement réussisse, il faut que la température du bassin où est plongé le poisson de mer malade soit constamment maintenue à un degré déterminé.

La maladie la plus répandue parmi les poissons est le "loup-gas", sorte de bourgeonnement charnu en forme de champignon qui s'étend peu à peu sur tout le corps et cause fatalement la mort, s'il n'est pas arrêté en temps opportun.

Les brochets sont fréquemment atteints de ce mal, et les truites, qui en étaient autrefois indemnes ne jouissent plus d'une aussi complète immunité. Il en est de même des saumons qui, pendant les premières années de leur séjour à l'Aquarium, jouissaient d'une excellente santé et qui deviennent de plus en plus sujets à toutes sortes de maladies à mesure que leur captivité se prolonge. Seules, jusqu'à présent, les carpes sont restées à l'abri de toute atteinte.

Pendant que les malades sont à l'hôpital, leur conduite ne laisse rien à désirer, et les espèces les plus habituées à se faire une guerre acharnée, lorsqu'elles sont en liberté, vivent ensemble dans les mêmes bassins, paisibles et résignées comme si elles avaient conscience de leur état. La communauté de la souffrance atténue les haines les plus invétérées.

A l'hôpital des poissons, les opérations chirurgicales sont très rares, parce qu'elles sont presque toujours suivies de mort.

Enfermez une saignée dans un très grand vase de verre que vous remplirez d'eau et dont vous reconverrez la partie supérieure d'une toile soigneusement légère pour que l'air puisse passer.

Voici, d'après "l'Illustrated Rural Industries", comment il faudra interpréter les indications fournies par ce baromètre vivant : Si la saignée se tient enroulée au fond du vase, c'est signe de beau temps ; si elle rampe contre la paroi du vase et se maintient au-dessus du niveau du liquide, la pluie n'est pas loin.

La prisonnière n'a pas un instant de repos, elle se déplace sans cesse à travers le liquide avec une extrême rapidité, c'est un symptôme certain que le vent va souffler avec violence.

Un jour ou deux avant qu'un orage doive éclater, la saignée se tient constamment hors de l'eau et à des mouvements convulsifs.

Quelque peu démodée comme auxiliaire de l'art de guérir, la saignée peut encore rendre quelques services à la météorologie.

— Mlle X... vient de finir un tableau. — Vous le destinez au Salon, mademoiselle ? — Oh ! non, répond une excellente amie, c'est un tableau de salle à manger. C'est une croûte !

— Mlle Bonhecoise — sans âge depuis longtemps. — Mlle Fermebeck — n'en a guère moins. (A Bois-la-Muette, dans un salon pâle et rococo. Meubles enroulés, tentures passées, tapis fanés. Quantité de bibelots sans valeur, et de poufs encombrants. Gravures, tableaux, portraits. Une pendule arrêtée. On y gèle.)

— Mlle Fermebeck vient d'entrer. Courte, ronde, rouge, petit nez, petits yeux, petits pieds et petites mains. Une pomme ridée. Robe qui l'étrique. — Bonhecoise. — Je vous disais donc que j'ai horreur des cancanes et que je ne m'en mêle jamais.

— Fermebeck — Vous avez bien raison, j'en fais autant. — Bonhecoise. — Je trouve qu'une femme qui se respecte et respecte les autres doit garder le silence sur les travers d'autrui. — Fermebeck. — Et la charité ! — Bonhecoise. — La nouvelle génération est pervertie. — Fermebeck. — Et l'ancienneté, que nous représentons — est traitée de folle.

— Bonhecoise. — De vieux jeu ! — Fermebeck. — Nous radotons ! — Bonhecoise. — Nous radotons ! — Fermebeck. — Nous voyons avec des yeux morts, n'entendons que d'un oeil et ne comprenons rien aux choses du temps. — Bonhecoise. — Et du progrès ! — Fermebeck. — On ne nous respecte plus ! — Bonhecoise. — On nous foule aux pieds... — Fermebeck. — C'est pourtant chose belle que la vieillesse ! (Un silence. Elles se regardent et s'amusent sournoisement, chacune pensant que l'autre est la plus laide.) — Bonhecoise. — Ah ! quand j'avais vingt ans ! — Fermebeck. — Et moi donc ! (Soupirs) — Bonhecoise. — Les temps sont bien changés ! — Fermebeck. — Tout va de mal en pis ! — Bonhecoise. — Aussi, je ne fréquente personne. — Fermebeck. — Moi, j'ai toujours été un peu misanthrope. C'est d'hérédité et je m'en porte mieux. — Bonhecoise. — Et puis, il n'y a plus d'amis aujourd'hui. — Fermebeck. — C'est vrai ! Elles ne pensent qu'à se déchirer entre elles et à se recommander ensuite. — Bonhecoise. — Four mieux se morde après ! — Fermebeck. — L'esprit du pays est malsain. — Bonhecoise. — Contagieux. — Fermebeck. — Pire qu'une fièvre typhoïde ! — Bonhecoise. — Une gauchère qui gague les millelars. — Fermebeck. — Evitons tout contact et raisons dignes. (Un temps. Mlle Bonhecoise reprend son ouvrage.) — Fermebeck. — Vos yeux vous permettent encore de travailler ainsi fioc ? — Bonhecoise. — Mes yeux n'ont pas vieilli. — Fermebeck. — C'est pour les pauvres, ce jolijou ? — Bonhecoise. — Oui, pour la petite fille de Madeleine, vous savez, cette enfant qui va nu-pieds et qui mendie déjà très hardiment. Elle me fait pitié ; elle est si jeune ! — Fermebeck. — La mère n'est pas intéressante ; vous avez tort de vous occuper de cette famille. — Bonhecoise. — C'est que l'enfant n'est pas responsable. — Fermebeck. — Elle le deviendra. — Bonhecoise. — Vous dites une sottise. — Fermebeck. — Voulez-vous m'écouter ? Le père est un ivrogne. Il a toujours bu et continuera de boire, c'est certain. De plus, il est paresseux, lit des romans et des feuilletons qui ne valent pas tripette au lieu de travailler et nourrir sa famille. La mère est sale et boit aussi. Il y a cinq enfants qui grouillent dans une misérable et unique pièce, qu'on se balaye jamais. — Bonhecoise. — Qui vous a dit cela ? — Fermebeck. — La femme Sait-tout ; elle est très bien renseignée. — Bonhecoise. — Cette femme qui fait des ménages en ville ? — Fermebeck. — Tout juste. — Bonhecoise. — Est-elle digne de foi ? — Fermebeck. — Je n'en sais rien, mais elle l'a dit. — Bonhecoise. — Moi, je ne crois pas les gens dont l'honnêteté est douteuse.

Fermebeck (intriguée). — Douce ? — Bonhecoise (mystérieusement). — On l'accuse d'avoir volé et fait de la prison. C'est le bruit qui m'est venu sur elle il y a huit ans. — Fermebeck. — Ah ! je ne savais pas ! Dans quelle circonstance ? — Bonhecoise (se rapprochant). — On raconte qu'elle était en service chez des gens très bien, et qu'elle leur déroba du charbon, du linge et des légumes du jardin. — Fermebeck. — Ah !... Et qu'est devenu son fils ? — Bonhecoise (étonnée). — Son fils ? Elle a un fils ! Je ne l'ai jamais vu. — Fermebeck. — Comment, vous ne savez pas !... A mon tour de vous dire, alors... (mystérieusement) Sachez donc que ce fils a quitté subitement et clandestinement un soir... à la suite d'une affaire... vous comprenez... Depuis, il n'a pas reparu. — Fermebeck. — C'est la femme Gasette qui m'a conté le secret de cette disparition. — Bonhecoise. — Et ce vrai que le père s'est suicidé ! — Fermebeck. — Oui, dans sa chambre. Tout le monde le sait. Ces choses-là se propagent comme le feu à une meule. — Bonhecoise. — Les langues sont si mauvaises. — Fermebeck. — Et les gens si disposés à croire au mal. — Bonhecoise. — C'est humain ! — Fermebeck. — Nous, nous ne voyons personne ; nous ne savons rien... — Bonhecoise (convaincue). — Oh ! rien du tout ! — Fermebeck. — Je donnerai tout de même ce Japon à l'enfant de Madeleine.

— On voit maintenant à Marseille ce qu'on n'y avait pas vu depuis plus de trente ans : le pavillon américain sur un navire de commerce. Une ligne de vapeurs relie en effet, depuis peu, Marseille à New York.

Les grévistes de l'automobile peuvent rester ceci : La prospérité de Coventry (Angleterre), un peu tombée depuis la vulgarisation de la bicyclette, a pris un tel essor avec l'automobile qu'on n'y trouve plus ni usines, ni maisons, ni chambres à louer.

Le nettoyage des rues de Berlin (487 mètres linéaires) exige l'emploi de quinze cents hommes et de cinq cents enfants. A ce compte là, la Nouvelle-Orléans serait un très petit Berlin !

On va connaître des chemins électriques pour la première fois en Danemark.

En Amérique, la commande des compagnies de chemins de fer en wagons de marchandises s'élève pour toute la Confédération des Etats Unis à 29 000 par mois.

Un directeur des mines allemandes vient de visiter en détail tous les parts du bassin de la Sarre, à la suite de la catastrophe de Courrières.

Une superbe grille à stalactites roses de toute beauté, paraît-il, vient d'être découverte en Crimée, près de Goursoff.

Les nouvelles de la campagne de pêche reguës d'Islande à Païmpol et à Bina sont jusqu'ici excellentes et font prévoir des résultats supérieurs à ceux de 1905.

La campagne pour l'introduction du système métrique en Angleterre rencontre une vive résistance chez le premier ministre, sir Henry Campbell Bannerman.

D'après le dernier recensement (janvier 1906) la Serbie compte 2 688,961 habitants, dont 80,000 à Belgrad.

M. Tesson, secrétaire de la Commission du Vieux Paris, a découvert que la statue de Montyon, qu'on croyait être un portrait de l'illustre philanthrope, modelé pour l'église Saint-Julien-le-Pauvre, a été faite d'un très vieux laiton qui a reçu 200 francs d'indemnité pour la pose.

L'astronome Capré avait annoncé pour le 13 mai un violent tremblement de terre qui ne s'est pas encore produit.

Une vive opposition est faite en Irlande contre l'admission des dames aux "swimming gains", ou galas de natation, à cause de la légèreté de leur costume.

Lâché à Compiègne par un convoyeur obligé des postes françaises en même temps que 250 paquets de pigeons, un hirodelave avertie soigneusement marquée regagnait son nid en une heure et sept minutes (297 kilom. à l'heure), tandis que les premiers pigeons met-

taient quatre heures et demie pour accomplir les 235 kilomètres du trajet.

Immédiatement après que le nouveau cuirassé aura embarqué ses armes et approvisionnements, il se rendra à New York et de là à la Nouvelle-Orléans, où un magnifique service en argent, don du peuple de la Louisiane, sera remis à l'est-major du navire. Le département de la marine a l'intention d'envoyer le "Louisiana" à la Nouvelle-Orléans vers la fin du mois d'août.

Le téléphone sous-marin. — New York, 2 juin. — Le capitaine Smith, du paquebot "Baltic" de la ligne White Star, arrivé à New York hier, rapporte que pendant un épais brouillard hier matin au large du phare de Newfoundland l'appareil téléphonique sous-marin installé à bord de son navire a parfaitement servi les communications par la sonnerie de l'appareil sous-marin installé récemment au pied du phare.

Cet avertissement a été d'un grand avantage pour les officiers du "Baltic", car il leur a immédiatement fait connaître leur position, l'épais brouillard empêchant de distinguer le phare. Le gouvernement des Etats-Unis a fait installer récemment des téléphones sous-marins sur la plupart des bateaux pirates de la côte du Maine à celle de la Floride et avait demandé aux capitaines des principaux lignes de rapporter les effets de cette nouvelle installation. Le capitaine Smith est le premier navigateur qui ait fait un rapport.

DEPECHE S

Télégraphiques

Le cuirassé "Louisiana" vient d'arriver au mois d'août à la Nouvelle-Orléans.

Norfolk, Vie, 2 juin. — Le cuirassé "Louisiana", de la marine des Etats-Unis, sera mis en armement cet après-midi à l'arsenal de Norfolk.

Immédiatement après que le nouveau cuirassé aura embarqué ses armes et approvisionnements, il se rendra à New York et de là à la Nouvelle-Orléans, où un magnifique service en argent, don du peuple de la Louisiane, sera remis à l'est-major du navire. Le département de la marine a l'intention d'envoyer le "Louisiana" à la Nouvelle-Orléans vers la fin du mois d'août.

Le téléphone sous-marin. — New York, 2 juin. — Le capitaine Smith, du paquebot "Baltic" de la ligne White Star, arrivé à New York hier, rapporte que pendant un épais brouillard hier matin au large du phare de Newfoundland l'appareil téléphonique sous-marin installé à bord de son navire a parfaitement servi les communications par la sonnerie de l'appareil sous-marin installé récemment au pied du phare.

Cet avertissement a été d'un grand avantage pour les officiers du "Baltic", car il leur a immédiatement fait connaître leur position, l'épais brouillard empêchant de distinguer le phare. Le gouvernement des Etats-Unis a fait installer récemment des téléphones sous-marins sur la plupart des bateaux pirates de la côte du Maine à celle de la Floride et avait demandé aux capitaines des principaux lignes de rapporter les effets de cette nouvelle installation.

Le capitaine Smith est le premier navigateur qui ait fait un rapport.

La situation au Venezuela. — Caracas, 31 mai, via Wilhelmstadt, Cursivo, 2 juin. — Le général Gomez, président intérimaire du Venezuela, est froissé de l'attitude adoptée depuis quelques temps par Castro et a manifesté l'intention de donner sa démission. Gomez a fait part de ce désir à Castro en lui demandant de bien vouloir reprendre la présidence. Ce dernier refuse et a déclaré qu'il n'y consentirait que si la nation et le congrès approuvaient à l'unanimité sa reprise du pouvoir.

La situation est des plus embarrassantes et est encore compliquée par le fait que le vice-président est en voyage en Europe.

Si Gomez maintient son intention d'abandonner le pouvoir et si de son côté Castro ne veut pas le reprendre, le Congrès devra être convoqué en session extraordinaire pour faire face aux événements.

La friction qui s'est produite entre Gomez et Castro affecte les affaires du pays, mais cependant on ne croit pas que la paix sera troublée.

De nombreuses corporations ont envoyé des délégations à Castro, le priant de reprendre la présidence.

Le cuirassé "Montague". — Lundy, Island, 2 juin. — L'orage d'hier ne semble pas avoir affecté la position du "Montague", le cuirassé qui s'est échoué ces jours derniers sur les récifs de Shutter Point.

L'équipage complet qui avait lors de la catastrophe abandonné le navire, croisant à sept kilomètres, est maintenant retourné à bord et les opérations de renflouage se poursuivent activement.

Déportés politiques. — Moscou, 2 juin. — Quarante cinq prisonniers politiques ont été déportés aujourd'hui de Moscou à Arkangel.

L'ouverture de Moukden au commerce international. — Tokio, 2 juin. — La ville de Moukden, Mandchourie, a été formellement ouverte hier soir au commerce international au milieu des réjouissances publiques données par les autorités pour célébrer l'événement.

Il est probable que l'ancien Port Daïny des russes sera prochainement ouvert au commerce étranger.

M. et Mme Longworth partent pour l'Europe. — New York, 2 juin. — Le congrèsiste et Mme Longworth se sont embarqués ce matin sur le vapeur "St Louis" en partance pour l'Angleterre.